

RIK TORFS

« *Je suis pour le droit de remontrance* »



Professeur de droit canon à la KUL, sénateur CD&V, Rik Torfs a son franc-parler comme laïc chrétien, citoyen ou homme politique.

Vous êtes bien connu en Flandre mais moins du côté francophone. En quelques mots, pourriez-vous nous retracer votre parcours ?

– Je suis né à Turnhout en 1956 mais je suis originaire de Heist-op-den-Berg, au sud de la province d'Anvers. J'ai suivi des humanités gréco-latines dans un collège catholique à Lierre. Un parcours on ne peut plus classique. Puis j'ai étudié à la KUL, d'abord le droit puis le droit canonique et le notariat. Je suis d'abord devenu assistant en droit successoral avant d'opter finalement pour le droit canonique.

– Cela surprend : un chrétien laïc, non membre du clergé ou d'un ordre religieux, qui s'intéresse au droit interne de l'Église catholique...

– C'est un peu le hasard. L'histoire, c'est que je m'ennuyais parfois en droit. J'ai vu l'option « droit canon ». Ne connaissant pas et étant curieux, je me suis dit : essayons. Plus sérieusement, j'étais aussi à la recherche de quelque chose à cheval entre les sciences dures, un peu bureaucratiques, normatives, comme le droit, et mon intérêt pour ce qui relève de la spiritualité. Le droit canon rassemble peut-être un peu les deux.

– Le droit de l'Église a-t-il évolué, s'est-il adapté au monde moderne ?

– Il y a eu une réforme du droit canon en 1983. Elle essaye de traduire les acquis de Vatican II. C'est une réussite partielle parce qu'on peut toujours interpréter les documents officiels de ce concile. On a par exemple choisi l'interprétation plutôt conservatrice pour le droit matrimonial mais on a aussi instauré des droits nouveaux comme le droit des fidèles, le statut du laïc, certaines formes de collaboration. Cela dit, ces nouveaux acquis sont cadencés dans un contexte relativement hiérarchique, toujours accompagné d'un article qui parle de l'omnipotence du pape. Même s'il y a beaucoup de faiblesses, en théorie, certains acquis ont été évoqués dans le code.

– Vous avez un regard critique sur ce droit canon...

– Je l'ai toujours eu mais ça ne me pose aucun problème car tout système politique est imparfait, y compris dans l'Église. On voit que ce ne sont pas seulement les règles qui font évoluer les choses mais aussi la situation sociologique. Comme

canoniste, il faut être capable de survivre avec pas mal de mauvaises choses parce que « *the dark side of live* » fait partie du jeu de la vie.

– C'est surtout dans le domaine de la morale que des chrétiens de base sont en opposition au code de l'Église. Reste que la conscience personnelle est l'instance finale et décisive du code de conduite du chrétien, même si cette conscience doit, dit-on, être éclairée par le magistère...

– C'est tout à fait exact et beaucoup de gens l'oublie. On parle de normes très strictes au niveau de la sexualité mais la conscience bien formée reste la pierre angulaire de la conduite. C'est donc une notion ouverte. Il faut noter aussi que dans l'ensemble du droit canon, la morale n'est pas tellement présente. Elle fait partie du for interne. Le droit canon concerne plutôt le for externe qui ne s'occupe pas directement, ne pénalise pas une conduite morale jugée inacceptable, sauf pour l'avortement. Le code ne parle pas de préventif par exemple. Le pape a exprimé son opinion à ce sujet. On peut la déplorer ou la suivre mais en droit, il n'y a aucun problème si on ne la suit pas sur ce point.

« Le concept de vérité ontologique doit être remis en question. »

– Vous avez aussi noté qu'il a existé un « *ius remonstrandi* » ou droit de remontrance que les évêques pourraient utiliser, même à l'égard du pape...

– Ce droit de remontrance des évêques à l'égard du pape a des racines médiévales. L'idée était que les évêques qui sentaient que le peuple n'était pas d'accord avec une décision du pape pouvaient faire une remontrance, seuls ou en groupe. Pendant ce temps, la loi était suspendue et le pape devait répondre. S'il maintenait son point de vue, les évêques devaient obéir mais la non-réponse était sanctionnée de manière négative. Je trouve l'idée très bonne.

– On s'apprête justement à désigner un nouveau pape. Que pensez-vous de ce mode d'élection par des cardinaux, eux-mêmes nommés par les papes précédents ?

– C'est la tradition. Est-ce la meilleure manière de faire ? Non. C'est une élection, ce qui en soi est déjà positif. Il existe des systèmes plus sophistiqués. Par exemple, chez les coptes, on réalise un tirage au sort

entre les trois derniers candidats. Ils n'ont pas la réponse ultime et laissent au sort ou à l'Esprit Saint le soin de décider. Peut-être devrait-on aussi avoir le courage de faire en sorte que le pape ne soit pas nécessairement choisi parmi les cardinaux, c'est-à-dire parmi ceux qui font partie du corps électoral. Ce serait déjà une bonne chose. Juridiquement, rien n'indique que le futur pape doit être un cardinal. Tout laïc masculin baptisé peut être élu. Mais en pratique, les cardinaux jugent que le meilleur candidat se trouve parmi eux.

– Donc, vous pourriez être élu... Si c'était le cas, quelles décisions majeures prendriez-vous ?

– Si j'étais élu, ce qui n'arrivera heureusement jamais, je crois qu'il faudrait évaluer les choses en profondeur, notamment le fonctionnement de la curie romaine et les mécanismes d'obéissance. Avant de changer les structures et peut-être certaines idées philosophiques, il y a une mentalité à revoir. Comme accepter le fait de pouvoir critiquer des gens d'Église, même qu'on apprécie par ailleurs, au lieu de ne jamais contredire, une attitude qui peut se révéler dangereuse à long terme.

– Et au niveau de la gestion de l'Église ?

– Deux points sont importants. Le premier, c'est la discussion avec le monde intellectuel moderne. Le concept de « vérité » devrait notamment être rediscuté. Un exemple : la phrase du document conciliaire *Lumen gentium* qui dit que l'Église du Christ subsiste dans l'Église catholique. Benoît XVI l'a interprétée de manière exclusive. Cela signifie donc que les autres Églises se trompent. Cette position a des conséquences relativement dévastatrices pour la qualité du dialogue œcuménique. Comment s'expliquer avec des gens dont on estime qu'ils se trompent ? Le concept de vérité ontologique qui a été abandonné par la grande majorité des philosophes doit être remis en question. Est-ce si important de garder cette notion pour faire survivre les idées chrétiennes dans le monde aujourd'hui ?

Le deuxième volet, c'est la réforme des structures qu'il faut mener plus en profondeur que ne l'a fait Benoît XVI. Il estime trop que l'Église est « sainte ». Il n'est pas forcément nécessaire de partir de ce point de vue. Examinons les liens entre certaines structures et certaines dérives. Prenons les abus sexuels. Benoît XVI, qui a combattu la pédophilie, a toujours consi-

déré ces abus comme des fautes personnelles de prêtres ou d'évêques mais il n'a jamais mis en relation la concentration de pouvoir au sein de l'Église et ces dérives.

– *Vous souhaitez plus de collégialité, plus de décentralisation...*

– Oui absolument. Et aussi plus de contrôle, même au niveau d'un évêque. Celui-ci est contrôlé par Rome mais ce n'est pas la solution idéale. Il n'y a pas de tribunaux administratifs internes indépendants. Il faudrait pouvoir contrôler le pouvoir.

– *Vous êtes chrétien et catholique mais de quel style ?*

– Je me sens très libre avant tout. Je suis toujours surpris par ceux qui prennent la fin de notre vie trop au sérieux. C'est évidemment pour moi quelque chose d'important mais que j'essaie de traiter avec pas mal d'humour. Comme tout ce qui est important... Je suis touché par l'Art et l'Amour, où je trouve de la transcendance. On ne peut pas comprendre celle-ci à 100%, ce qui nous oblige à relativiser nos connaissances. Mais pour moi, la foi et la tradition chrétienne sont très importantes.

– *Vous avez été éduqué dans le monde chrétien. Selon vous, que peut-on garder dans l'éducation chrétienne et que peut-on laisser de côté ?*

– Beaucoup de choses peuvent être laissées de côté. Ce qui est essentiel, c'est peu de choses : la personne de Jésus, les paradoxes de l'Évangile, l'espoir que l'avenir de l'homme individuel et de l'humanité a un sens. Mais j'aime bien certaines traditions, comme la musique grégorienne. Il faut dire aussi que je viens d'une famille catholique mais absolument pas bigote. Et au collège, la plupart de mes professeurs avaient été à l'université et étaient des soixante-huitards. Les prêtres n'y étaient plus très présents. Je n'ai donc pas eu de frustration dans mon éducation catholique.

– *Étant né en 1956, vous n'êtes pas de la génération qui a souffert d'un milieu rigide...*

– Non. Je n'ai jamais eu de révolte mais j'ai été toujours très critique vis-à-vis de l'institution. Je n'ai jamais connu mon grand-père, né en 1874. Il était chirurgien. Il a étudié à Leuven et à l'ULB. Il a refusé d'être franc-maçon, ce qui lui aurait permis d'accéder à certains postes. Il a toujours été à la messe mais en protestant quand il y allait. Je ne l'ai pas connu mais je me reconnais dans cette mentalité.

– *Chrétien du parvis... ou un pied dedans, un pied dehors ?*

– Je me sens tout à fait dedans mais avec une distance face au système. Comme canoniste, je sais que les évêques et les prêtres sont parfois des gens intéressants... et parfois pas. Tant pis !

– *Est-il difficile de réciter certains articles du Credo ?*

– Pas en latin parce que les mots dans cette langue sont tellement brefs qu'une marge d'interprétation est possible. Il y a un peu plus d'espace. C'est moins précis. Ce sont des mots, rien que des mots. Il faut voir aussi la mentalité de ceux qui l'ont écrit. C'est très historique. J'aime les erreurs possibles qui s'y trouvent parce qu'on sait très peu de Dieu. Ce que j'apprécie beaucoup de sa part, c'est qu'il se tait toujours... (sourire)

« Ce que j'apprécie de la part de Dieu, c'est qu'il se tait toujours... »

– *Une autre part de votre vie, c'est l'engagement citoyen et politique. C'était une nécessité personnelle, un moment pour vous de sortir du monde académique ?*

– J'étais déjà présent dans le débat public avec une rubrique régulière dans *De Stan-daard* pendant dix ans. J'ai aussi écrit pour *Le Soir* pendant deux ans. Tous les partis politiques m'ont contacté et puis un moment, je me suis dit : « Pourquoi pas ? Essayons. » Pour moi, la politique est importante mais à l'usage, je suis quand même déçu par le système. Les gens votent mais après, ils ne s'y retrouvent plus, se perdent dans des structures très obscures qui définissent la stratégie et où l'intérêt du parti est plus important que l'intérêt général. Je crois que ce système va disparaître.

– *Mais il y aura toujours des partis...*

– Pas de la même façon peut-être. Je crois plus à des mouvements, des alliances momentanées, des partis moins structurés. Pour moi, le succès de la NVA n'est pas dû à des problèmes linguistiques, ni socio-économiques. Il vient surtout du rejet d'un système partocratique, avec des nominations politiques. La population ne l'accepte plus. Je ne suis pas du tout nationaliste mais la critique d'un tel système est justifiée.

– *Le CD&V vous a demandé un rapport sur l'avenir du parti après sa défaite aux dernières élections...*

– Pour moi, ce parti d'inspiration chrétienne devrait se concentrer sur l'intérêt général, le bien commun. Ce n'est pas facile. Le ciment a été longtemps le christianisme mais la foi tend à disparaître. Dans le parti, peu de gens s'intéressent aux questions religieuses et à ce passé chrétien. Il y a un problème. Le parti doit se profiler quelque part au centre avec comme pierre angulaire, je crois, le message chrétien. Sinon, il va disparaître et on aura une formation à gauche et une autre à droite.

– *Vous êtes plutôt centriste ?*

– Je suis en tout cas indépendant. De droite, de gauche, ça dépend dans quel domaine. Je défends très fort les droits de l'homme et l'État de droit. Je suis pour les droits sociaux. En revanche, je me pose des questions sur les droits des syndicats.

Il faut qu'ils puissent se renouveler, entrer dans des débats au niveau global. Je me sens plutôt au centre dans cette mesure.

– *Vous avez écrit que vous étiez individualiste mais solidaire...*

– Je suis individualiste dans ma manière de penser mais j'essaie de ne pas être égoïste. Il faut intérioriser la solidarité, en faire une affaire personnelle. Ainsi, elle aura plus de chance de se manifester.

– *Du côté francophone, on est très inquiet de l'évolution d'une certaine Flandre nationaliste et toujours plus autonomiste. Que diriez-vous à ces Francophones inquiets ?*

– On constate un repli sur soi en Flandre mais aussi ailleurs en Europe. La tendance me semble dangereuse. Cette mentalité est triste mais elle pourrait être corrigée par un certain renouvellement de la pensée politique. Si la partocratie disparaît, on disposera peut-être de plus d'espace pour penser plus ouvertement.

– *Qu'est-ce qui vous anime au quotidien, qui vous donne envie d'aller de l'avant ?*

– J'ai une grande joie de vivre et un optimisme un peu fou. La vie est formidable. Il ne faut pas se laisser enfermer. J'aime l'humour qui aide à relativiser ce qu'on fait. Je fais des bêtises mais on en fait tous. Je suis à l'aise dans une certaine ambiguïté. Il ne faut pas toujours de la consistance totale.